

DES YEUX PLEIN LES POUCHES

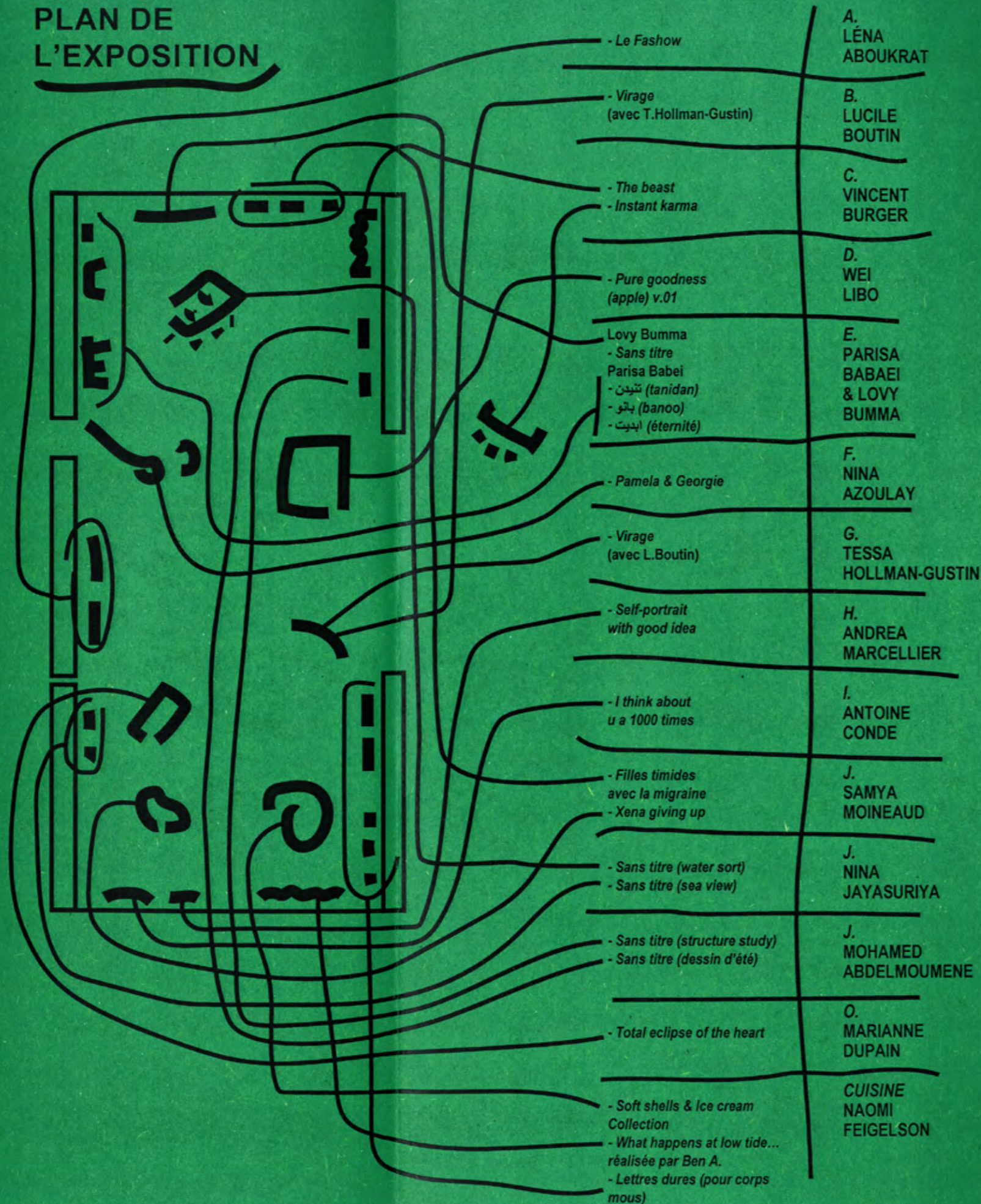
DU 12 AU 17 DÉCEMBRE 2024



AVEC LÉNA ABOUKRAT,
PARISA BABAEI & LOVY BUMMA,
LUCILE BOUTIN, VINCENT BURGER,
MARIANNE DUPAIN, TESSA HOLLMAN-GUSTIN,
NINA JAYASURIYA, MOHAMED ABDELMOUMENE,
ANDREA MARCELLIER, SAMYA MOINEAUD,
NINA AZOULAY, ANTOINE CONDE,
WEI LIBO ET NAOMI FEIGELSON.

AVEC LES TEXTES DE THOMAS LEMIRE

PLAN DE L'EXPOSITION



Nous vous présentons cette exposition regroupant 15 artistes en résidence à la Villa Belleville depuis juillet 2024. Chacun·e a été sélectionné·e individuellement sur la base d'un projet artistique pour une résidence de 3 à 6 mois. Cette sélection n'était pas à proprement parler celle d'une exposition: les artistes ont des pratiques, des parcours divers et leurs travaux n'ont pas vocation à résonner les uns par rapport aux autres. Ce qu'ils partagent en revanche, c'est le besoin d'espace de travail et d'ateliers techniques, ce que la Villa Belleville leur a fourni le temps d'une résidence.

L'exposition collective présentée dans l'usine est le fruit d'une réflexion commune entre les artistes et l'équipe de la Villa Belleville. Quant aux expositions organisées dans les ateliers individuels, elles sont présentées de manière autonome par les artistes.

Depuis 2017, nous invitons une personne chargée du commissariat d'exposition. Tâche complexe que de faire dialoguer des œuvres et trouver des liens entre les pratiques. Cette année, nous avons décidé de concentrer nos efforts sur la production écrite. Nous avons donc fait appel à un auteur qui a rédigé un texte pour chaque artiste. Ce texte, regard critique sur une pratique individuelle, constitue un outil précieux dans le parcours des artistes surtout s'il s'agit du premier texte dont ils bénéficient.

Pour cette 15^e exposition de fin de résidence, c'est le nom de Thomas Lemire, curateur indépendant, critique d'art et chercheur-artiste, qui a été choisi par les artistes pour rédiger leurs textes. Les artistes avaient eux-même été sélectionnés en juin dernier par un jury composé du Bureau des arts visuels de la Direction des Affaires Culturelles de la Ville de Paris, de la Mairie du 20^e en charge de la culture, de la coordination de la Villa Belleville et de professionnelles de l'art invitées: Maëlle Dault, responsable des expositions et des éditions au Frac Île-de-France et Damarice Amao, historienne de la photographie, docteure en histoire de l'art et attachée de conservation au Cabinet de la photographie du Centre Pompidou.

L'équipe de la Villa Belleville

Mohamed Abdelmoumene

Atelier J

Avec une pratique multidisciplinaire et en pleines retrouvailles avec son travail, Mohamed Abdelmoumene tente de chercher l'émerveillement dans les choses par l'insatiabilité de ses gestes. Dans une inquiétude sans fin, il rencontre les matériaux et techniques qui croisent sa route et éveillent sa curiosité. Travail du bois, dessin et photographies prises sur le vif racontent sa vision du monde : une recherche du plaisir dans le faire artisanal et de beautés singulières sans aucune justification. Si Mohamed Abdelmoumene cherche du sens dans ses actions et ses étonnements, ces pièces, quant à elles, restent aussi mystérieuses que frappantes. Il revendique une pratique de la réaction franche et honnête aux choses qui nous touchent et nous traversent pour des raisons inconnues et magiques. Son travail titille nos sens, oscille entre la plume et la braise sur une peau nue. À partir de ce langage universel de la sensorialité, Mohamed Abdelmoumene réussit comme un mage à allier les contraires, à résoudre les contradictions et produire des rencontres inédites : la spontanéité et la minutie technique, la simplicité de la broue de noix et la palette entière d'une boîte de crayons de couleur, les formes des objets « des collections coloniales d'arts premiers du quai Branly et le Bauhaus ».

Léna Aboukrat

Atelier A

Léna Aboukrat fait de sa pratique artistique un terrain comique où chaque mythe, rituel, fête et symbole est prétexte à entrevoir les craquelures de notre société. De sa situation de personne juive au XXI^e siècle, il disserte sur le monde avec l'humour décapant d'un·e jongleur·euse médiéval·e. Performances, vidéos et *stand-up* sont joués comme des farces où nos grands récits et nos monolithes culturels se délient, se ridiculisent parfois et se complexifient. L'artiste représente des scènes de genre, reproduit postures et attitudes dans laquelle il ajoute ou retire un élément narratif, élimant la trame et les motifs de nos histoires, imaginant de nouvelles potentialités et des alternatives. Avec le privilège du fou du roi, et toute l'insolente intelligence de ses questions, Léna Aboukrat s'infiltré dans les récits dominants pour mieux dévoiler leurs contradictions les plus grinçantes. Depuis le drapeau français, son histoire et les rapports que nous entretenons avec lui, l'artiste rend flagrant la sécheresse de nos récits nationaux, observe le malaise ou la fascination presque mystique que suscite ce symbole. Ces drapeaux récupérés en mairie et légalement inattaquables font l'objet d'une mise en scène pensée comme invitation à l'expression populaire, à des moments de jeu avec l'installation et de *happenings*.

Nina Azoulay

Atelier F

Dans les espaces de Nina Azoulay flottent des assemblages dessinés de tissus, d'images suspendues par les cordes d'un décor de théâtre. Pantins, fantômes, disparues et enveloppes peuplent ce monde protéiforme et chamarré. Parmi les couleurs mates et brillantes surgissent des profondeurs d'impalpables irisations. De fil en aiguille, l'artiste réassemble nos couvertures quotidiennes, ces secondes maisons que sont nos vêtements. Porte-jarretelles, embrasses de rideaux, jarretières, épingles, œillets, fraises, mètre ruban sont autant de phrases cachées que Nina Azoulay écrit à la plume dans les airs. Ses installations et sculptures nouent les contradictions de ces objets avec la tension d'un garrot et la finesse d'une aiguille. Les formes sont les actrices de scène de théâtre : ces corps tendus, flottants, parfois étranglés et contraints qui voient leur existence tenir à un fil, sont maintenus dans un équilibre précaire, tenu par des épingles. À tout moment, ces derniers peuvent glisser dans une danse lente et veloutée. Nina Azoulay épaissit le trait de ces présences floues et fait poème des fils et des linges, comme les nerfs et la chair de nos corps pourraient trahir nos vécus.

Lucile Boutin

Atelier B

Pensant le dessin et les techniques sèches comme un travail patient de composition, Lucile Boutin raconte les souvenirs des espaces intérieurs. Entre représentation du travail manuel et paysages hallucinés, fusain, pastels et crayons de couleur tracent les silhouettes de corps pris dans leurs routines, dressent les murs et les cloisons de nos maisons et de nos lieux de travail. Inspirée par des surréalistes tels que Konrad Klapheck et les regards burlesques et amusés de Domenico Gnoli, ou Jacques Tati, elle narre les histoires de ceux qui travaillent dans les coulisses, qui cuisinent, tissent et confectionnent avec des gestes répétitifs. C'est autour de ces anonymes qui vivent silencieusement - fantômes ou reflets de nous-mêmes - que Lucile Boutin retranscrit les sons et les textures dans les couleurs vives d'une palette synesthète. Chaque trait s'attarde patiemment sur la brillance gélatineuse de bonbons crocodiles aux couleurs fruités, sur les motifs complexes des réseaux de tuyauterie des fabriques et des cuisines, sur les reflets des carreaux de faïence qui tapissent nos murs, tous semblables et uniques à la fois. Comme des fentes découpées dans le tissu du réel, ces dessins surgissent dans l'espace comme des hublots de sous-marins fantastiques, des fenêtres flottantes, des poches de *blue-jeans* ouvertes sur quelques visions de microcosmes.

Vincent Burger

Atelier C

Ghostbuster ou Dr. Frankenstein, Vincent Burger succède au Ouija et à la table de dissection des outils comme l'IA et le brocantage. Des ruines du capitalisme ou des fantômes de la culture Internet, il explore l'océan de ces imaginaires pour en retranscrire la désuétude, l'inquiétude et parfois le mauvais goût. D'une histoire du progrès où tout va trop vite et tout se gaspille, il ralentit le pas et cultive les rebuts de la culture visuelle, prélève les formes d'architectures et d'objets techniques jugés obsolètes et observe en anthropologue les communautés déliées de nos réseaux. Attaché à raconter ces histoires trop brèves, l'artiste déploie sculptures, installations, vidéos et dessins pour donner une seconde vie à cet écosystème tentaculaire. D'écrans cathodiques ou d'objets chinés, il ressuscite une palette de couleurs vibrantes et parfois acides, des images texturées par leur mauvaise résolution ou l'étrangeté de formes mutantes. Il y rampe tout un bestiaire de présences angoissantes et parfois grotesques : images régurgitées par le capitalisme, spectres revenus nous hanter au hasard d'un logiciel d'IA ou tapis derrière l'écran de télévision. Ce regard aussi attendri que grinçant résulte en des espaces liminaux ou dystopiques, où ces objets entrent en collision avec nos goûts contemporains, provoquant gêne, malaise, rire et parfois nostalgie.

Parisa Babaei & Lovy Bumma

Atelier E

Parisa Babaei déploie dans l'espace de grands rébus à partir de ressources diverses - matériaux, images, bribes de langage - soulignant les liens ténus et pourtant si solides entre la culture dite « savante » et populaire qu'elle soit de l'ordre du folklore ou de l'industrie culturelle. Ces systèmes d'analogies et de symboles sous forme d'installations noue un *espéranto*, une langue construite dans laquelle nous pouvons enquêter et décoder à partir de nos propres situations et savoirs.

Peintre au fait de la violence contenue dans nos images et de leur vitalité parfois excessive, Lovy Bumma mène le labeur de creuser leurs potentialités critiques en décollant par la reproduction les filtres policés qui reposent sur leur surface comme un verni trop épais, jauni par le temps et devenu opaque. Sa peinture ouvre des dioramas, des fenêtres sur nos histoires quotidiennes et nos paysages saturés de visuels où il pose son regard à la fois tendre et décapant.

Artistes sabotant la *novlangue* de l'intérieur, nous outillant de nouveaux récits et de lexiques plus complexes, c'est main dans la main qu'ils explorent un peu plus les cultures visuelles et les idéologies qui les traversent. Ici, leurs propositions naviguent au sein des cinémas iranien et bollywoodien et leurs généalogies multiculturelles, entre perpétuels changements politiques et contaminations occidentales.

Antoine Conde

Atelier I

Les dessins et poèmes d'Antoine Conde voltigent et se posent comme des papillons de papier sur les murs des espaces qui les accueillent. Comme des bouteilles à la mer, ces dessins sont des adresses aux destinataires inconnues ou peut-être à imaginer. L'artiste glane des images de sources variées qu'il retravaille numériquement. Cette iconographie tendre autant que sombre - peuplée de corps, d'images érotiques, de captures d'écran de films, d'araignées ou de plan fixe sur des bribes de dentelle - devient la matière première de ses dessins dans laquelle il raconte des histoires rythmées par ses associations d'idées. Ces dessins sont ensuite pliés. L'artiste cherche dans ces formes l'entremêlement des signes, caché derrière les surfaces et qui pourrait se révéler. Il s'y raconte avec discrétion et nous livre ces poèmes à décoder, nous laissant le soin de creuser dans les pleins des traits et à remplir les vides de nos propres imaginaires. Jamais seules dans les brumes de ces nuances de gris, nous pouvons y naviguer à la lueur d'une ampoule peinte, au son grésillant de quelques néons ou encore à la vue d'un ruban coloré. Ces objets déposés par l'artiste balisent notre traversée de ces paysages, comme des indices laissés volontairement par quelqu'un souhaitant être retrouvé.

Marianne Dupain

Atelier O

Sculptrice et performeuse, Marianne Dupain interroge les impératifs culturels et sociaux qui pétrissent et contraignent nos corps. Toujours plus fort, plus haut, plus vite, l'artiste remarque que cet adage des Jeux olympiques s'applique à de nombreuses activités humaines dans un contexte capitaliste et néolibéral. En observatrice, elle retranscrit dans son travail ce regard attentif aux tensions, aux contractions et aux pressions que s'imposent les corps et les esprits. Marianne Dupain rompt aujourd'hui avec une histoire formelle de la sculpture très masculine, érigée, dressée, tonitruante, spectaculaire et volumineuse. En ce sens, son travail se refuse aux injonctions de la performance et du monumental, à laisser ses spectateurices surplombé·es et aux nuques raidies. Elle leur préfère un travail poétique d'équilibre et de discrétion, à l'échelle de ceux qui le regarde. Des formes molles ou précaires côtoient d'autres plus solides et rigides, dans un rapport de cohabitation aussi tendu que nécessaire. Du sol flottent des signes qu'elle convoque également dans les récits poétiques de ses textes performés. Privilégiant un travail de couches et de feuilletage, de support et de soutien, dans ses formes sont insérés des messages cryptolésbiens, des adresses discrètes et lisibles aux yeux attentifs des concerné·es.

Naomi Feigelson

Cuisine

Naomi Feigelson travaille telle une alchimiste en s'appropriant la cuisine en tant que pratique plastique. Elle introduit dans les espaces d'exposition des expériences comestibles éphémères. Sa collection d'objets glanés et ses herbiers se redessinent en écrins pour accueillir ses expérimentations culinaires: légumes, fleurs, bourgeons se déclinent en huiles, vinaigres, glaces, gelées et brioches. Coquillages, céramiques, tissus et pièces en sel deviennent le lit de substances mutantes, de parfums inédits et de matières organiques assemblées en tension entre leurs propriétés sensorielles et leur *in*-utilité. L'artiste écrit des feuilles de route, un processus hybride entre la recette de cuisine, les notes savantes d'un·e chercheuse, le poème et la partition de performance. Ces ballades contées par la voix narratrice de l'artiste, attentive à nos moindres réactions, roulent comme des vagues sur nos muqueuses. L'artiste restitue aujourd'hui l'histoire de sa résidence et des matières qu'elle y a glanées: miettes et épluchures des restaurants voisins et des autres résidents infusent les couleurs, textures et saveurs de ces glaces-mollusques. Naomi Feigelson nous ramène à l'expérience vive dans toute sa magie et invite nos corps à se rappeler que ces sensations sont aussi des récits.

Tessa Hollman-Gustin

Atelier G

Tessa Hollman-Gustin se dissimule pour mieux nous faire entendre les murmures des objets techniques et industriels qui battent la mesure de nos quotidiens. Ce compagnonnage d'objets qui la fascine - portes, serrures, poignées, cartons de déménagement, meubles, moteurs et mécanismes - apparaît dans ses pièces sous des formes résiduelles. L'artiste se réapproprie des savoirs techniques et populaires comme la marqueterie dans une inquiétude sans fin. Elle se saisit de manuels techniques et de plans qu'elle lit à la manière d'écrits mystérieux, de cartes d'un autre monde. Comme l'on retourne un gant, elle montre les formes qui s'agitent furtivement derrière les surfaces et l'opacité de ces objets. Les mécanismes, les patrons, les croquis et dessins techniques constituent l'ossature de ces silhouettes que l'on pense connaître. Sa pratique dresse un paysage de sculptures et de formes devenues habitables, nous rappelant nos rapports affectifs à ces objets et les histoires qu'ils véhiculent. Nous y apercevons nos propres visages reflétés dans les plans mécaniques des serrures qui protègent nos maisons, entrevoyons le peuple fantôme des objets de nos êtres chers que nous rangeons dans des boîtes en carton, ou encore faisons apparaître comme de mystérieux glyphes les poignées de portes qui nous restent à ouvrir.

Nina Jayasuriya

Atelier J

La pratique de Nina Jayasuriya est un répertoire de gestes qui renoue nos liens avec l'invisible. Ses installations interrogent nos habitudes en rejouant nos espaces domestiques et communs, transformés en sanctuaires et lieux de recueillement par une succession d'interventions. L'artiste revient à la racine du geste, c'est-à-dire à la main au travail dans une perspective critique de la société de consommation. Se refusant à la distance, Nina Jayasuriya tisse une relation intime avec les formes et les héritages de ses objets, les charges de l'énergie et du soin qu'elle y apporte. Sur un élément de mobilier presque anodin, des bougies colorées se répandent et crépitent, baignant l'espace d'une douce chaleur. L'artiste présente ici des bougies votives nées de bouteilles plastiques usagées. À l'inverse de celles produites à la chaîne, devenues l'archétype même d'un spirituel aux prises de l'industrie, ces bougies entremêlent échos de formes standardisées et unicité de l'objet : on y distingue les traces de l'usage et du temps sur l'objet d'origine, les creux dessinés par quelques larmes d'eau restées au fond du moule. Du spectacle de leur consommation né un étrange sentiment de sérénité et de mélancolie, nous laissant témoins fascinés de leur disparition et avec elles, des dernières traces des corps dont on discerne les ombres.

Andrea Marcellier

Atelier H

Artiste-chercheuse, Andrea Marcellier dissèque nos objets pour dévoiler leurs hybridations et les imaginaires qui les traversent. Cette attention l'emmène vers différentes formes artistiques et différents terrains d'investigations jouant avec les limites, les frontières entre les corps ou les règnes et ce qui contribue à notre servitude. Dessins, installations et performances sont ses outils pour éprouver ses instincts, d'abstraire fétiches et fantasmes des images imposées par les récits dominants, de sublimer la violence qu'elles contiennent. Les techniques humaines, le dressage du non-humain, mais aussi les armes l'interrogent sur leurs existences et leurs histoires entremêlées donnant lieu à d'étranges émulations et contaminations, aujourd'hui convenues. Cette étrangeté oubliée et intégrée dans nos représentations communes, l'artiste la déplace afin de la raviver par des gestes artistiques de l'ordre de la régression, du retournement et de la déstabilisation de nos certitudes. Dans sa pratique, les caméras de surveillance et leurs dispositifs anti-volatiles deviennent le terreau d'une floraison, les ergots de combat d'un coq assujetti des éperons de cavaliers. Peuplé de corps contraints en lutte, le travail d'Andrea Marcellier en révèle les pulsions de vie, toujours en demi-teinte.

Samya Moineaud

Atelier J

Samya Moineaud reconstruit le puzzle de ses imaginaires, parmi les pièces rapportées des carcans culturels auxquels elle a été exposée en tant que jeune fille des années 90 et les représentations qu'elle met en avant aujourd'hui, faites de désirs d'émancipation et de sollicitude. De ses peintures et ses céramiques bondissent des personnages vivant au gré des épisodes de chaque tableau. Elle leur donne vie tandis qu'ils coexistent avec leurs affects et leurs tourments dans un univers étrangement familier et inquiétant. C'est à l'instar d'une peintre naturaliste que Samya Moineaud noue des proximités entre la bande dessinée, le cartoon et la peinture de genre. Ces personnages échappent quelque peu à l'artiste qui les observe dans leurs agissements et les soumet au drame social des situations quotidiennes. Comme dans une tentative de contenir la pulsion de vie de ces personnages et le chaos de leur quotidienneté, l'artiste emploie la céramique pour créer des formes et de nouvelles images. Entre bulle de bande dessinée et sceau protecteur, à nous de rester alertes afin de voir un de ces personnages s'échapper de cette mince frontière entre le réel et l'imaginaire. L'artiste nous laisse voir à travers les fenêtres de ses affects extériorisés, mais ne peut garantir la solidité des vitres qui nous en séparent.

Wei Libo

Atelier D

Nous pouvons qualifier la pratique de Wei Libo de minutieuse, exigeante, et « sentimentale » au sens de ce qui sollicite notre écoute et notre douceur. L'artiste entretient un rapport à l'espace domestique comme un lieu hanté par les souvenirs, qu'il réchauffe par des gestes symboliques de réparation. Ces sculptures et installations racontent ses héritages culturels et ses liens familiaux, en retrouvant en autodidacte des histoires et des savoir-faire perdus comme ceux de son grand-père. L'artiste crée de toutes pièces ou trouve des meubles vides et les expose comme des appels en creux aux souvenirs et à la présence des siens, qu'il remplit de trompe-l'œil en bois ou en céramique sous forme de pastèques et de poires gelées. Ces fruits et leurs matériaux comme le bois de jujubier racontent non seulement le récit intérieur de l'artiste, mais aussi une histoire culturelle et socioéconomique de généalogies interrompues, de fruits oubliés ou volontairement disparus des cultures chinoises. S'y joue un territoire symbolique fait de nœuds et d'entrelacs, d'espaces vides qui sont ceux des meubles et des vases qui ne demandent qu'à être remplis de liqueurs nostalgiques, et surtout d'une pratique qui part d'une ignorance ou d'un oubli pour ré-apprendre de soi et de ses propres gestes afin de renouer avec les siennes et son histoire.

A.
LÉNA
ABOUKRAT

B.
LUCILE
BOUTIN

C.
VINCENT
BURGER

D.
WEI
LIBO

E.
PARISA
BABAEI
& LOVY
BUMMA

F.
NINA
AZOULAY

G.
TESSA
HOLLMAN-GUSTIN

H.
ANDREA
MARCELLIER

I.
ANTOINE
CONDE

J.
SAMYA
MOINEAUD


J.
NINA
JAYASURIYA

J.
MOHAMED
ABDELMOUMENE

O.
MARIANNE
DUPAIN

CUISINE
NAOMI
FEIGELSON

Thomas Lemire est curateur indépendant, critique d'art et chercheur-artiste. Ses recherches curatoriales et critiques se situent dans des rapports autothéoriques, mêlant associations d'idées et résonances culturelles qui émergent autant de son intimité, de ses recherches de terrain que des dialogues tenus avec ses collaborateurices. Il intègre en 2022 la formation en études curatoriales de Sorbonne Université, durant laquelle il cofonde la Collective Soap. Il collabore régulièrement avec le service des expositions temporaires du MAC VAL. Depuis 2024, il est en résidence curatoriale pour une durée de trois ans à la Galerie municipale Jean-Collet, Vitry-sur-Seine.



villa belleville

RÉSIDENCES DE PARIS BELLEVILLE

La Villa Belleville est un établissement culturel de la Ville de Paris dédié aux arts visuels et inscrit dans la vie de quartier. Son programme se décline en trois axes : des résidences d'artistes, des ateliers partagés ouverts à tous, des projets d'actions culturelles et sociales. Attachée à soutenir la création en art visuel, la Villa Belleville permet à ses résidents de mettre en lumière la singularité de leur démarche artistique le temps d'une exposition.

L'espace d'exposition de la Villa Belleville se trouve au cœur des ateliers partagés. Une place stratégique où communiquent des temporalités souvent éloignées dans l'élaboration d'un projet artistique : construction et exposition, édition et diffusion, processus de création et accrochage. Cela permet aux artistes d'ouvrir une réflexion sur le rapport entre l'objet en train de se faire et son exposition.

Consciente de l'importance de faire converger vers l'ensemble des habitants les dynamiques culturelles qui émergent à Paris autour de l'art visuel, la Villa développe un programme d'actions culturelles participatives et gratuites favorisant la découverte des arts plastiques, la rencontre des artistes et de leurs œuvres.



vingt
MAIRIE DU



la saif @dagp

Pour le droit des artistes



la culture avec
la copie privée

Cette exposition est réalisée avec le soutien de
la Saif - Société des Auteurs des arts visuels et de l'Image Fixe
et de l'ADAGP

PLUS D'INFORMATIONS
SUR WWW.VILLABELLEVILLE.ORG
ET SUR INSTAGRAM, FACEBOOK, TWITTER